

**Zeitschrift:** Revue économique franco-suisse  
**Herausgeber:** Chambre de commerce suisse en France  
**Band:** 28 (1948)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Les cantons de Bâle et de Soleure  
**Autor:** Chevallaz, G.A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-888705>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les cantons de Bâle et de Soleure

par

G. A. Chevallaz  
Professeur à Lausanne

### BALE, LA VILLE ET LE CANTON

#### Le passé

D'un promontoire sans insolence qui s'engage, effilé, entre le vallon du Birsig et le Rhin, les Celtes avaient fait un camp retranché. Dépassée longtemps en importance et en splendeur par la très proche Augusta des Rauragues (Augst), la Basilia des Romains ne semble avoir pris certaine ampleur que vers la fin de l'Empire, et sa prédominance n'est attestée, par l'établissement d'un évêque, que dès le début du <sup>v</sup>e siècle. Le moyen âge, en revanche, lui réservait une destinée brillante, que les temps modernes confirmeraient.

Le site, d'ailleurs, prédestinait. Les lignes du relief faisaient de la cité bâtie au coude du Rhin un carrefour de convergence. Quatre vallées, tout près, confluent au fleuve; trois descendent des chaînes longues, des cluses étroites et des contreforts tabulaires du Jura helvétique; la vallée de la Wiese vient des monts de la Forêt Noire. Débouché naturel et marché d'une large contrée, englobant dans son espace économique une large frange de l'Alsace méridionale et de la Souabe germanique, Bâle était, de plus, un carrefour de grands courants continentaux, endigués là, en quelque sorte, par les trois môles compacts des Vosges, de la Forêt Noire et du Jura. Vers le nord s'ouvre dès Bâle la large artère rhénane, riche en peuples et en industries autant que disputées entre les nations. A l'ouest, le seuil de la Porte de Bourgogne mène vers la France rhodanienne ou vers la France centrale par les collines de la Saône. Vers l'est, le cours étriqué du Rhin, çà et là barré de rapides, conduit, par terre et par eau, vers Schaffhouse et plus loin vers le bassin du Danube, ouvrant l'Europe centrale, vers Constance, les



collines bavaroises, l'Autriche et les cols des Grisons, vers la confluence de l'Aar et la porte des eaux du Plateau suisse. Enfin, Bâle se trouvait au débouché de passages importants qui, par le Jura, conduisaient à Berne ou à Soleure ou, plus loin, vers le Gothard et l'Italie.

Le pont que l'évêque Henri fit jeter sur le Rhin en 1225 — le seul qui fût alors entre Constance et la mer — conféra à la ville son caractère essentiel de trait d'union entre les terres de France et d'Allemagne, comme elle était d'ailleurs étape importante sur la route directe unissant les Flandres à l'Italie.

Cité de passage, donc d'échanges et de rencontres, conditions d'un commerce prospère et stimulant des activités de l'esprit autant que des industries. Ainsi, au <sup>xv</sup>e siècle, le rayonnement de Bâle est-il considérable; ses marchands sont cautionnés sur toutes les places de l'Europe occidentale. De 1431 à 1448, le Concile siège dans la ville, y menant grande animation et force disputées. En 1459 le Pape y crée l'Université, qui brillera bientôt d'un vif éclat dans le monde de l'humanisme, tandis qu'en 1471 l'Empereur confère son privilège aux foires annuelles, bientôt réputées autant que Strasbourg, Noerdlingen, Zurzach ou Francfort. Les arts graphiques prennent essor.

Bien auparavant, la bourgeoisie, encadrée en corporations artisanales et marchandes, avait mis en échec l'autorité temporelle du prince-évêque en obtenant graduellement l'autonomie de la cité et rangeant peu à peu sous son obéissance les terres qui constituent aujourd'hui le demi-canton de Bâle-

Campagne. Le prélat vit bientôt son patrimoine confiné aux seuls districts du Jura Bernois actuel.

Mais encore fallait-il songer à une sécurité militaire que la ville ne pouvait garantir de ses seules forces. Par la guerre de Souabe, en 1499, les Suisses avaient affirmé leur autonomie de fait à l'égard du Saint-Empire germanique. En 1501, sollicitée, Bâle jugea profitable de lier son sort aux destins de ces ligues guerrières qui contrôlaient des routes essentielles à son commerce, à quelques lieues déjà de ses murailles.

Une vocation d'humanisme — Erasme séjourna longtemps en la ville — et sans doute aussi le désir frondeur de s'affranchir totalement des influences épiscopales conduisirent Bâle à la Réforme. Cela fit que le XVI<sup>e</sup> siècle vit affluer dans la cité des tisserands flamands, italiens ou français persécutés. L'industrie de la soie leur dut un essor nouveau qui alla croissant jusqu'à la Révolution et au blocus continental. Bâle vécut le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles dans la quiétude pharissienne d'une prospérité dorée et d'une culture de bon aloi.

Messieurs les bourgeois de Bâle gouvernaient avec quelque hauteur leurs sujets de la campagne. S'ils avaient, à la Révolution, su faire adroitement les concessions opportunes, ils se crurent, sous la Restauration, impunément restaurés dans leurs privilèges. Les soubresauts de 1830 amenèrent une crise grave ; les paysans obtinrent, à l'issue d'une courte guerre civile, de former un demi-canton, Bâle-Campagne, politiquement indépendant de la cité.

## L'économie

Le développement du système ferroviaire, qui fit de Bâle une des plaques-tournantes essentielles du réseau européen, et surtout la reprise, avec des moyens modernes, de la navigation fluviale, ont grandement contribué à l'essor récent de la ville. En 1906, le trafic fluvial de Bâle ne dépassait pas les 3.500 tonnes. L'aménagement du Rhin, la construction des ports de Petit-Huningue, Saint-

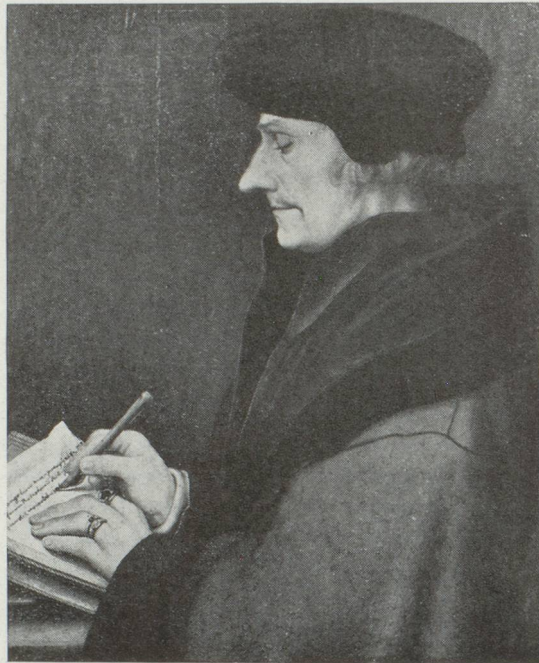
Jean et Birsfelden, l'équipement d'une flotille helvétique ont permis de porter ce chiffre à un maximum de près de 3 millions de tonnes en 1937. De l'aval montent les chalands chargés des houilles de la Ruhr, du Nord, de Belgique, des Etats-Unis ou du Pays de Galles, des pétroles américains, des aciers français ou belges, du sucre tchèque, des blés d'Argentine ou du Canada, faisant de Bâle la principale porte d'entrée de la Suisse. Le tonnage

descendant — moins de 20 p. 100 de l'ensemble — consiste essentiellement en minerai de fer, carbure de calcium, asphalte, produits chimiques, chaux et ciments.

Si l'industrie des *rubans de soie*, qui avait atteint son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle, a fortement reculé devant la concurrence étrangère, le travail de la schappe, la teinturerie et différentes opérations d'apprêt occupent encore 6 p. 100 des ouvriers bâlois.

En revanche, l'*industrie chimique* en groupe 30 p. 100. Récente — elle est née de la fabrication de l'indigo soluble où débuta, vers 1850, un droguiste de la cité — elle a connu un essor particulièrement rapide dès la

mise au point des colorants artificiels tirés de la houille. L'abondance des capitaux en cette ville née pour le commerce et pour la banque permit le développement de fabrications qui, par les recherches étendues qu'elles exigent constamment, par les installations coûteuses qu'elles nécessitent, demandent d'importantes mises de fonds. L'Université, efficacement encouragée par la prospérité des usines, richement dotée par un gouvernement qui, de tradition, ne lésine pas sur les crédits de l'instruction publique, a pu fournir aux industries leur imposante phalange de chimistes, de physiciens et de médecins. En effet, la chimie bâloise s'est étendue à tout le domaine pharmaceutique et médical, dans le sens le plus large du mot, englobant aussi bien des calmants, les préparations anesthésiques, les aliments diététiques, vitaminés, organothérapeutiques que les antiseptiques, les colorants pour microscopie, les réactifs chimiques ou les produits antiparasitaires. Les médicaments synthétiques bâlois



Portrait d'Erasme par Hans Holbein le Jeune.  
Bâle, Musée des Beaux-Arts. Photo Spreng.

ont aujourd'hui conquis une place essentielle dans la pharmacopée mondiale. Aux produits pharmaceutiques, aux colorants — dont la fabrication sans cesse à l'affût de procédés nouveaux travaille aussi bien pour l'industrie du cuir ou du papier que pour le textile et pour la céramique — les usines bâloises ont ajouté la préparation des produits auxiliaires de l'agriculture, antiparasitaires et engrais, les produits tannants, les résines artificielles et les matières premières chimiques.

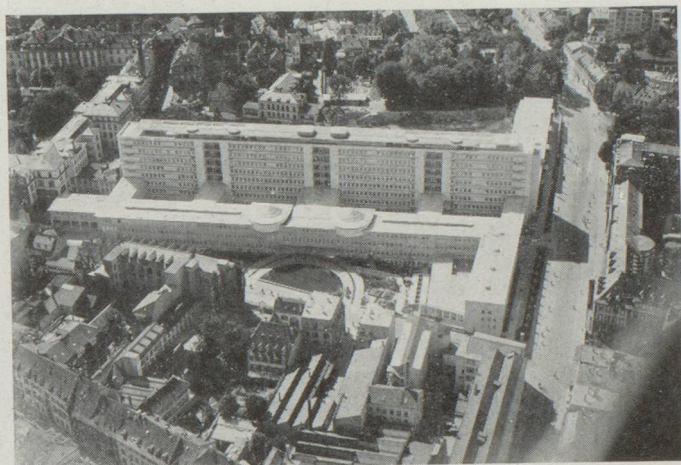
Le trafic fluvial, surtout le développement de la production d'énergie électrique, ont donné une impulsion nouvelle à la chimie bâloise : des usines



Vue aérienne de la ville de Bâle.

appareillage, machines et instruments, allant de l'ascenseur aux outils les plus délicats de la chirurgie moderne, fabrication d'objets en aluminium, emballages métalliques, pompes et compresseurs. Porte d'entrée de la Suisse, Bâle est le principal entrepôt du pays en denrées alimentaires, le siège de la plus vaste entreprise de boucherie-charcuterie et la capitale d'une grande coopérative de consommation étendant toutes deux leur réseau d'affaires sur toute la Confédération.

Chaque année, au mois de mai, la Foire de Bâle offre à des milliers de visiteurs un large panorama des industries helvétiques et de leurs productions



Vue aérienne du nouvel Hôpital des Bourgeois, construit de 1940 à 1945.

Photos Swissair.

ont essaimé en Valais, près des grandes centrales fournissant la force motrice. Sans doute, le protectionnisme exacerbé des époques récentes a-t-il pu déterminer les grandes fabriques à créer des succursales à l'étranger. Les usines bâloises ne se sont pas vidées pour autant et la cité rhénane reste, de toute façon le centre de l'administration, du financement et des recherches essentielles.

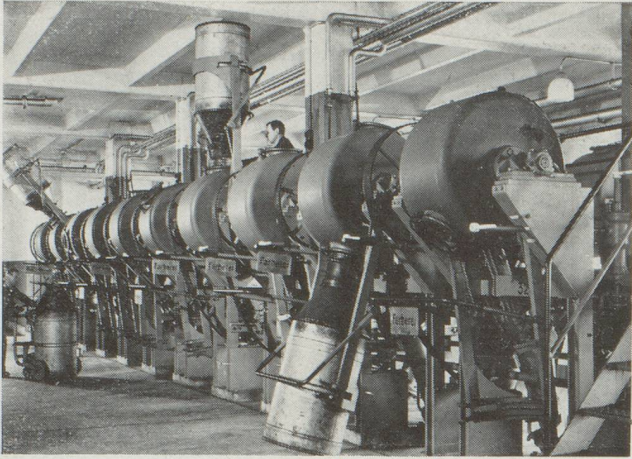
Si, relativement aux grandes industries d'exportation, l'industrie chimique et pharmaceutique n'occupe pas un nombre considérable d'ouvriers — 12.000 en 1937, 20.000 en 1944 pour l'ensemble de la Suisse, contre 108.000 aux machines, 40.000 à l'horlogerie, 42.000 à la métallurgie et quelque 50.000 aux industries textiles — elle s'inscrit pour un montant fort appréciable au chiffre des exportations helvétiques : 175 millions de francs suisses en 1929 (8 p. 100 du total des exportations), 255 millions en 1939 (20 p. 100) et 580 millions (18 p. 100) en 1947.

Outre la chimie, la pharmacie et la soie, Bâle touche à nombre d'activités industrielles, telles que constructions métalliques, ateliers mécaniques,

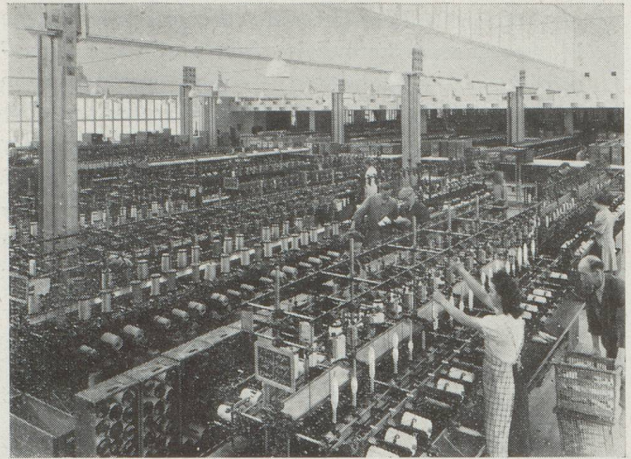
multiples. Avec le Comptoir Suisse de Lausanne, plutôt orienté vers les activités agricoles, elle est la principale manifestation annuelle de l'économie helvétique. Elle attire les acheteurs étrangers et il n'est point exagéré de dire que, ressuscitant, dans toute la diversité des techniques modernes les foires des siècles passés, elle maintient à Bâle son privilège de carrefour européen.

Place d'assurances aux ramifications internationales, siège d'établissement de crédit aux relations lointaines, la cité rhénane a vu, dans l'entre-deux guerres, la Banque des règlements internationaux s'installer dans ses murs. La Bourse de Bâle ne le cède pas en importance à celle de Zurich.

Si l'on en croit la statistique fiscale, Bâle est, sans conteste, la plus riche des grandes cités suisses. Ses 180.000 habitants (4 p. 100 de la population helvétique), ses quelque 500 fabriques, ses négoce et ses banques, versèrent en 1942 10 millions de francs à la Confédération, au titre de l'impôt extraordinaire de défense nationale sur le revenu du travail et de la fortune, soit 10 p. 100 de la contribution totale.



Dans une grande usine de produits chimiques et pharmaceutiques à Bâle : installation de mélange et de broyage. Photo Ciba.



Filature à Arlusheim.

Prosperité qui n'est point chiche aux choses de l'art et de l'esprit. Il y a là, d'ailleurs, toute une tradition qui commande. Hors ses laboratoires de chimie et de médecine, dont nous avons noté l'intérêt pratique, l'Université la plus ancienne de la Suisse maintient le renom de ses chaires de théologie, de droit, de philosophie et de philologie. Si les musées et les collections privées vouent leur prédilection aux grands maîtres qui marquèrent le passé bâlois, par leur séjour ou par leur influence, les Conrad Witz, les Hans Holbein le Jeune, les Nicolas Manuel, plus récemment les Arnold Boecklin, les Lüscher, les Donzé et les Barth et tant d'écoles influencées tantôt d'Allemagne et tantôt de France, Bâle se pique d'être largement ouverte aux tendances les plus à la mode. Il se pourrait bien que le Bâlois préférât encore la musique aux arts plastiques ; il lui voue en tout cas plus d'adhésion qu'il ne manifeste d'intérêt aux plaisirs cérébraux que dispense le théâtre. Gesangverein, Liedertafel, Schola Cantorum, Orchestre de chambre et ensemble symphonique ornent les soirées d'hiver de concerts que pourraient envier bien des capitales.

### Bâle-Campagne

La ville de Bâle connaîtra-t-elle bientôt sa revanche sur la sécession paysanne qui, voici plus d'un siècle, fit admettre, les armes à la main, le partage d'un canton où les citadins jouissaient de privilèges majeurs ? Il est, en effet, question de recoudre les

deux lambeaux séparés. C'est, aussi bien, que la ville, lentement, reconquiert son ancien territoire. Certes, sans violence, par la pénétration de l'industrie.

Terroir paysan, à peine moucheté de quelques bourgs rustiques et pittoresques, au siècle passé, le demi-canton de Bâle-Campagne est aujourd'hui gagné à l'industrie. Des quelque 100.000 habitants, les paysans forment aujourd'hui 17 p. 100, tandis que l'industrie fait vivre 50 p. 100 de la population. L'horlogerie s'est installée dans les vallées agrestes, fleuries de cerisiers, qui descendent du Jura. L'industrie de la laine et de la schappe s'est développée à l'entour de Liestal, la capitale. Pratteln se voue à l'industrie chimique. Mais, surtout, ce sont les communes de la périphérie de Bâle qui ont vu s'augmenter leur population d'un large afflux d'ouvriers et d'employés de la grande cité voisine, au point qu'elles en sont devenues simple banlieue, vivant tout entières de la vie urbaine. L'équilibre démographique du demi-canton campagnard s'en est trouvé bouleversé. Le district suburbain d'Arlesheim, avec 15.000 habitants, comptait en 1870, encore rural, un peu plus du quart de la population. Il en renferme aujourd'hui la moitié.

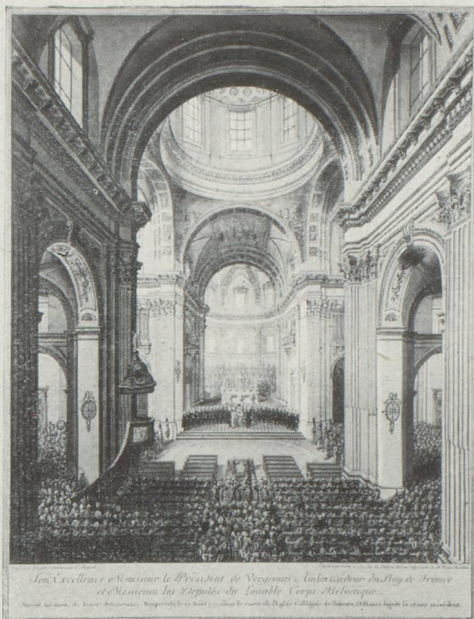
Ce sont les habitants de cette banlieue bâloise, sans attaches affectives avec Liestal et les vallées, qui réclament aujourd'hui la fusion des deux

Bâle. S'ils ont obtenu quelques succès préliminaires, les tenants de l'autonomie sont bien résolus à défendre pied à pied ces franchises régionales qui sont le caractère typique du fédéralisme helvétique.

Masques traditionnels du Carnaval de Bâle.

Groupe de « Waggis ». Photo Jeck.





*Renouvellement de l'alliance du 28 mai 1777 entre Louis XVI et la Confédération à Soleure, siège de l'Ambassade du roi de France auprès du Corps helvétique, le 25 août 1777.*

## SOLEURE

La « Cité d'or » des bords de l'Aar, comme l'appelle le poète Carl Spitteler qui lui accorda sa prédilection, s'enorgueillit d'un passé fort ancien. L'humaniste Glarean la prétend même, gratuitement il est vrai, la ville des Celtes la plus ancienne, avec la cité de Trêves. Rome y établit un poste fortifié. Le haut moyen âge y fonda des couvents nombreux. Ville-pont, Soleure devait être aussi port fluvial, comme en témoignent encore la bâtisse imposante du Landhaus, ou la digue forte du Rollhafen, ancien port de batellerie. Le XVIII<sup>e</sup> siècle encore voyait passer les barques chargées du blé de la Souabe, les fûts de sel, les barils de vin vaudois qui, de Soleure, par route, gagnaient la capitale bernoise.

Dès 1295, la cité est alliée de Berne, et dès lors, elle gravitera dans l'orbite de sa voisine ambitieuse, sans pour autant se confiner en un rôle de vassale. Un siècle plus tard, la cité joindra son sceau, au bas du Covenant de Sempach, à ceux des huit cantons confédérés. L'active participation des Soleurois aux guerres de Bourgogne leur valut d'entrer de plein droit dans la Confédération en dépit de l'opposition qu'y marquèrent les cantons montagnards.

Entre temps, dans la mesure où l'alliée bernoise lui en laissait le loisir et l'espace, l'enserrant de son expansion, la ville étoffait son territoire, s'insinuant dans toutes les directions possibles, d'où la forme

contorsionnée, incohérente, qu'affiche la pièce soleuroise dans le puzzle cantonal de l'Helvétie.

Vers le sud, elle s'insère vers les terres grasses du Mittelland bernois par le district du Bucheggberg, à prépondérance agricole, grenier du canton, et par ce « District des eaux » ou Wasseramt, strié de rivières vertes, de canaux sombres, et ponctué de sources.

Dans la vallée de l'Aar, longeant le Jura en une morne plaine de labours mouchetés de brume au petit matin d'été, Soleure n'a même pas pu s'assurer une continuité parfaite, une liaison directe avec ses terres du Niederamt, du district de Goesgen et de la région d'Oltén. Berne, en effet, s'était installée en travers de la route.

Mais, déjà auparavant, Soleure s'était engagée dans le réseau des chaînes parallèles du Jura. Tout au début du XV<sup>e</sup> siècle, elle avait mis la main sur les châteaux de Falkenstein, gardiens d'une importante cluse, et s'était installée dans les combes de Balsthal et de Gulden, occupait les crêtes du Lebern et du Passwang, s'assurant ainsi le contrôle d'un des passages essentiels du Jura. Elle étendait ensuite sa suzeraineté sur les vallées septentrionales coulant vers le Rhin, sur le plateau âpre de Gempen qui vient dominer le carrefour bâlois, venait, à Dornach, jusqu'à la Birse et risquait même au delà, en enfants perdus, ses avant-gardes de Petite-Lucelle et de Mariastein.

Chevauchant cinq chaînes, contrôlant cinq cols routiers conduisant de Bâle au Plateau suisse, Soleure montait vers le nord-ouest une garde importante pour la sécurité de la Confédération.

Le premier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle marque la fin de l'extension territoriale. Vers le même temps, en dépit de l'exemple des Bernois, Soleure reste fidèle à la confession catholique. L'Ambassadeur du Roi de France auprès des Ligues suisses vient donner quelque éclat à la petite cité patricienne qu'il choisit pour résidence. Il l'encourage ainsi à jouer, dans les discordes civiles de la Confédération, un rôle bienfaisant de médiateur auquel l'inclinait, du reste, une modération naturelle. Les trois derniers siècles de l'ancien régime furent des périodes brillantes pour Soleure, témoins les édifices qui évoquent ce passé. Ainsi ces deux belles églises baroques de Saint-Ours, aujourd'hui cathédrale, et des Jésuites. Témoin aussi cette façade de l'Hôtel de Ville, dans le style de la Renaissance, ou l'Arsenal, aujourd'hui musée militaire, ces quelques hôtels patriciens, tel celui des Besenval qui s'illustrèrent au service de la France ou encore ces fortifications à la Vauban qui ceignent la ville de bastions ombragés et de portes majestueuses.

### L'économie

Des collines emblavées du Bucheggberg aux vergers précoces de Dornach en passant par les cultures monotones de la plaine de l'Aar, alternant aux futaies ouatées de brumes, ou par les métairies herbagères des hautes vallées, par les pâturages du Jura ou les vallées, claires du versant nord, Soleure offre des types fort divers de sols, de climat et, par conséquent, d'agriculture.

Diversité des races aussi : le paysan protestant du Bucheggberg tient de la ténacité méticuleuse du Bernois. Tandis que le montagnard du Jura est tout de réflexion mesurée et de lente parole, le paysan du Leimental, à la frontière française, tient déjà de l'Alsacien par sa promptitude à la critique, sa décision, sa loquacité.

Mais l'agriculture est fort loin d'être l'occupation essentielle. Des quelque 160.000 habitants, 15 p. 100 se vouent à la culture des champs, tandis que 60 p. 100 vivent de l'activité industrielle, ce qui constitue la plus forte proportion de tous les cantons suisses. Aussi la densité moyenne atteint-elle 200 habitants par kilomètre carré, en dépit du secteur jurassien tout en pacages et en forêts. Cette industrie d'ailleurs est d'un type tout particulier, disséminée qu'elle est sur tout le territoire du canton, et jusqu'aux plus reculées des vallées de la montagne. Elle est largement décentralisée, ne faisant point l'objet de cette concentration urbaine si marquée en d'autres cantons, mais créant cette campagne usinière, ces villages noyant leurs quelques fermes de bâtisses faites en série, au crépi voyant, de jardinets ouvriers flanquant leur église d'une usine à cheminée de briques ou d'une fabrique anonyme et massive.

Soleure et Olten, ainsi, ne sont pas villes tentaculaires mais des bourgades propres, encore pittoresques de leurs vieilles rues. Elles dépassent de peu les 15.000 habitants. Granges n'en a que 12.000.

Ce n'est pourtant pas que l'industrie n'ait entraîné un vaste mouvement de population. La campagne bernoise notamment a largement débordé en cette terre soleuroise enclavée, au point d'y menacer la prépondérance catholique (40 et 55 p. 100).

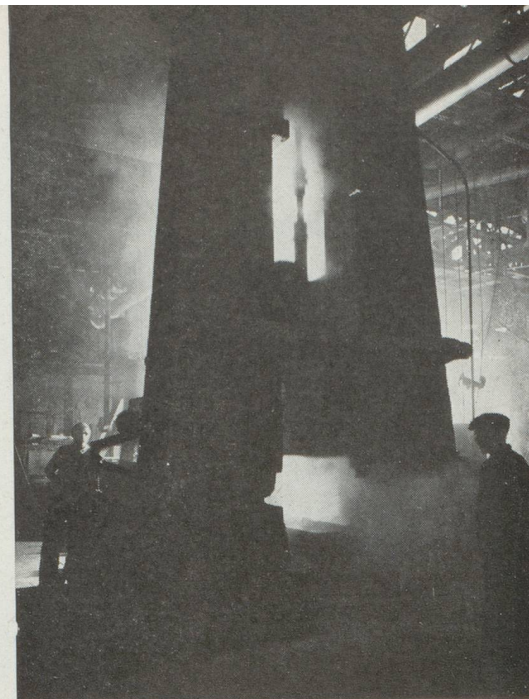
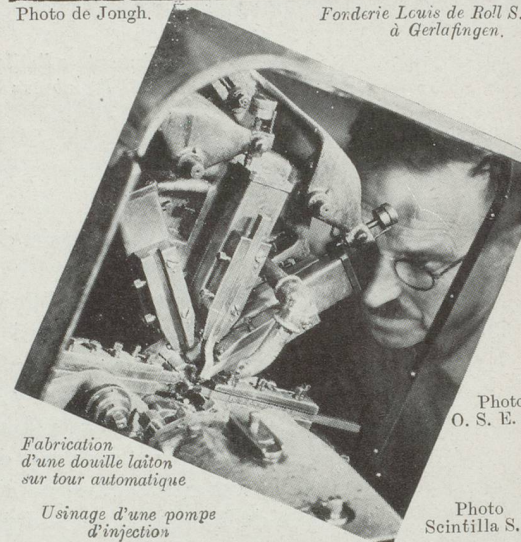


Photo de Jongh.

Fonderie Louis de Roll S. à Gerlafingen.



Fabrication d'une douille laiton sur tour automatique

Photo O. S. E.

Usinage d'une pompe d'injection

Photo Scintilla S.



L'industrie soleuroise est récente. La capitale, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, n'a guère fait pour encourager l'activité industrielle. Aussi bien les patriciens qui se répartissaient alors les charges de l'Etat et les prébendes, avaient-ils graduellement éliminé des conseils de la république les représentants du commerce et de l'artisanat. D'autre part, largement pensionné par les Français, Soleure fournissait aux armées du Roi un imposant contingent de valets d'armes. Et Messieurs de la capitale freinèrent même parfois le développement des industries, pour que le recrutement des mercenaires n'en soit pas entravé.

C'est surtout entre 1830 et 1840, dans les années dites de la régénération, où les forces démocratiques s'installèrent au pouvoir, que prirent essor les activités industrielles soleuroises. Le service mercenaire ne payait plus ; les difficultés économiques de l'époque amenèrent le gouvernement à introduire certaines entreprises. Ainsi, l'on fit appel à des horlogers du Jura romand, à des brodeuses saint-galloises et à des tresseuses de paille de l'Argovie. Ces premiers essais furent lourds de déboires. La montre soleuroise n'arrivait pas à vaincre des concurrences établies et justement réputées. Les vers à soie que l'on tenta d'acclimater supportèrent mal les brumes de l'Aar et le mûrier qui devait les nourrir poussait des feuilles trop dures à leur goût. Les jeunes Soleuroises ne surent d'emblée rivaliser de dextérité avec les brodeuses de Saint-Gall ou les tresseuses de paille de l'Argovie.

Mais le canton ne tarda pas à tirer parti des révolutions de la technique. On sut, au bon moment, y créer les usines mettant en pratique le travail en série et standardisant les modèles ; ce fut notamment le cas de l'horlogerie et de la chaussure.

Granges (Grenchen), ainsi, a su s'élever, avec ses quelque 5.000 ouvriers, au rang de troisième cité horlogère d'Helvétie, atteignant presque à l'essor de Bienne et de La Chaux-de-Fonds. Elle s'est spécialisée dans la fabrication des ébauches. De la petite ville, l'industrie de la montre s'est étendue à Soleure même, à la vallée de la Dünner, et, au nord du Jura, à cet entreprenant village de Breitenbach, sur le versant de la Birse.

La fabrication de la chaussure, elle, est plus spécifiquement soleuroise. Schoenenwerd, près d'Olten, où naquit l'industrie peu après 1850, occupe environ un quart des ouvriers suisses fabriquant en série. L'industrie s'est étendue hors des limites soleuroises, mais le canton continue à tenir le premier rang. Si l'on compte qu'en 1938 la Suisse exportait 940 tonnes de chaussures de qualité, pour une valeur de 20 millions de francs,

et que l'industrie indigène approvisionnait la plus grande partie du marché national — en dépit de quelque importation de produits à bon marché — on prendra bonne note de cet apport essentiel de l'industrie soleuroise à l'économie helvétique et au bon renom de la chaussure suisse à l'étranger. N'est-il pas significatif qu'en 1945 le Commandant en chef de l'armée helvétique ait offert au Général de Lattre de Tassigny, en cadeau de bon voisinage, une paire de souliers tels qu'en portent les fantassins helvétiques ?

Bien que, nous l'avons dit, Soleure ne se réfère pas à d'anciennes traditions d'industrie, la métallurgie s'y targue de quelque droit d'aïnesse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on exploitait, au grand dam des forêts, le fer du bailliage de Goesgen, plusieurs gisements du district de Thierstein. Surtout, les minerais de fer de la vallée de la Dünner connaissaient une intense exploitation depuis fort longtemps. Un document de 1480 y ajoutait même aux gisements de fer, l'or, l'argent et le cuivre. Ainsi naquirent les forges de Klus, dans la cluse du Jura par où la Dünner se déverse dans l'Aar. Aujourd'hui, le minerai ne s'exploite plus, mais les forges d'artisans se sont, au siècle dernier, transformées en vastes usines métallurgiques. Les fonderies de Gerlafingen, relevant de la même société, sont d'origine moins ancienne. L'Emme fournissait la force motrice ; elle permettait aussi d'amener à peu de frais les bois de l'Emmental. Plus tard, le charbon a supplanté le bois, les minerais étrangers ont éliminé les gisements pauvres du pays, d'exploitation inrentable. Pourtant Klus, Gerlafingen et Olten ont conservé et largement développé leurs fonderies, leurs laminoirs alimentant le marché suisse et étranger en produits métallurgiques de trempe éprouvée.

Des initiatives individuelles, des circonstances locales ont dispersé au large du Plateau et tout autant dans les vallées du Jura toute une diversité d'industries. Soleure s'est vouée à la fabrication des compteurs et ses magnétos font le tour du monde. Dans le Wasseramt aux eaux propices, Biberist fabrique le papier, tandis que Derendingen file et tisse les laines. Dans le Jura, Balsthal travaille la soie et la cellulose. Breitenbach s'est créé un nom dans la fabrication des isolants. Dornach, dans l'orbite économique de Bâle, a d'importants ateliers métallurgiques.

Tel est le bilan ample et divers de l'économie d'un canton qui, pour s'être converti fort tard aux fabriques et pour ne point bénéficier d'une antique tradition ouvrière n'en est pas moins l'un des plus industrialisés du pays.

G. A. Chevallaz